

Problèmes actuels : la France à l'heure de son clocher

Autor(en): **Caloz, René**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le messenger suisse de Paris : organe d'information de la Colonie suisse**

Band (Jahr): **2 (1956)**

Heft 12

PDF erstellt am: **06.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-847492>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

La France à l'heure de son clocher

Qu'est-ce que la France? On dit « la France » et tout de suite vient à l'esprit l'image d'une personne souriante, un peu désabusée, toujours séduisante; et sur son vêtement de gloire, les souvenirs confusément mêlés font tapisserie : un paysage, Du Guesclin, Renoir, d'Artagnan, Pasteur, Rabelais, les taxis de la Marne, Pigalle, Chartres, Christian Dior, une auberge trois étoiles, Denis Papin, etc. Mais au-delà de cette vignette pour philatélistes, qu'est-ce que la France dans sa réalité d'aujourd'hui?

On voit bien qu'elle est là, toujours vivante au cœur du monde, mais sceptique, insatisfaite. Elle fait attendre ses partenaires et ceux-ci quelquefois s'impatientent. Que se passe-t-il? Elle a trop de charbon, trop de vin, trop de blé, trop de sucre, et elle paraît frileuse et anémique. Comment cela se fait-il? Sur toutes les contradictions révélées jour après jour par la presse, il est difficile à l'étranger de bâtir une opinion cohérente. Les Français les tout premiers, et surtout la jeunesse, pris dans les méandres de l'actualité politique, voudraient apercevoir le cours général de leur destin. Pour cela il ne suffit pas de se retourner, il faut encore scruter l'histoire, en relever les contours et relier ceux-ci à l'actualité vivante. Cela nécessite un grand travail, à la fois du recul et de la minutie dans l'observation, et plus d'affection que de complaisance.

Ce travail, cette affection et cette lucidité, le journaliste suisse Herbert Lüthy les a mis dans son livre paru il y a deux ans à Zurich, à Stuttgart et à Vienne, et dont la traduction sous le titre *A l'heure de son clocher* (Calmann-Lévy, Paris) a éveillé plus récemment en France, dans tous les milieux, de nombreux échos, souvent une vive irritation, toujours le plus grand intérêt.

Lüthy analyse en clinicien la structure politique de ce pays et étudie rationnellement les causes du malaise. Si la France, dans le domaine de l'esprit, est à l'avant-garde, elle montre, dans ses fonctions économiques et politiques, des symptômes alarmants qui contrastent durement sur la prodigieuse résurrection de l'Allemagne. Le monde se transforme autour d'elle. Mais elle ne s'en aperçoit qu'à l'heure des catastrophes; on change alors le cadran et les aiguilles de l'horloge, mais le mécanisme reste le même.

A l'heure de son clocher sous-entend un retard. Où faut-il donc lire l'heure juste? Selon la thèse de Lüthy, ce serait au clocher de l'Europe. Non pas de l'Europe « difforme » de la C. E. D., mais d'une Europe idéalement intégrée où la France oublierait sans regret son « jardinage autarcique » et l'Allemagne sa « Realpolitik ». Cette Europe ne peut naître que d'un élan profond qui briserait les nationalismes confinés. « C'est la loi — écrit Lüthy — de tous les nationalismes européens, forces du passé riches en

souvenirs et en vieilles passions, de ne plus être capables d'action que négative, malfaisante ou stérile ». Il s'agit bien d'une véritable révolution qui ne peut s'accomplir qu'à la faveur d'un certain climat.

Les occasions manquées, Lüthy les impute à la France. C'est de la France, d'elle seule, que l'Europe attendait le geste révolutionnaire. Ce geste vint, soulevant de grands espoirs, mais à peine esquissé il sombra dans une lente paralysie. Le « grand dessein » était mort-né depuis longtemps, dès avant la « grande saison européenne » de Strasbourg en 1952. A qui la faute? Parmi les responsabilités diffuses, Lüthy désigne les lignes de force de la routine (si l'on peut dire).

Ce pays qui a grandi tout naturellement autour des rois dont l'histoire gravite autour de Paris, n'a jamais connu l'expérience du fédéralisme. Il est plus que tout autre sensibilisé au problème de la souveraineté. Le moindre abandon formel, même s'il ne fait que consacrer un état de fait lui semble un péché contre nature. Le premier il s'est découvert, grâce à la révolution, une conscience nationale. Toutefois, il n'y a rien de moins raciste que les Français, ni rien de plus éloigné de l'esprit de conquête. L'aventure coloniale elle-même s'est jouée en dehors du peuple, parfois contre son vœu. La Tunisie et le Tonkin, par exemple, lui furent « donnés » à la sauvette; il finit par s'en accommoder plus ou moins, mais Jules Ferry, responsable de ce cadeau fut sévèrement blâmé. Dépositaire d'une « civilisation de culture » vouée à l'universalité, la France ne doute pas qu'elle est la « Patrie de l'Homme ». Et jusqu'au cœur de l'Asie et de l'Atlas, elle faisait répéter aux enfants : « nos ancêtres les Gaulois ». Que quelqu'un puisse ne pas désirer profondément devenir français est pour elle un sujet d'étonnement. Dans la stupéfaction provoquée par les Nord-Africains qui prétendent vouloir atteindre la dignité humaine par d'autres voies que l'assimilation à la France, il y a plus de générosité déçue que de chauvinisme. Car cette patrie faite à la mesure de l'individu ne peut être qu'accueillante. Aucune nécessité économique et politique ne peut justifier son aliénation dans des combinaisons supra-nationales. « Que comptent le progrès social et la technique, l'ascenseur qui marche et la baignoire, devant la joie profonde de se sentir un homme sans entraves? ». Du monde entier, les étrangers accourent dans ce pays pour y respirer le parfum de la liberté, la délicieuse ambiance que crée l'anarchie organisée. Mais pour eux ce ne sont que des vacances, payées par des mois de productivité disciplinée. Tandis qu'en France, pour que ce climat euphorique se perpétue, l'économie doit accorder son rythme au pas de l'artisan et s'isoler du monde.

L'antique maison a beau se lézarder sous la pression d'éléments nouveaux, comme l'euro-péisation de l'industrie lourde et la dissidence de la classe ou-

rière, l'immobilisme et la routine lui ont prêté une inertie massive et donné l'illusion de la solidité.

Lüthy éclaire d'une lumière crue le mécanisme politique et son aptitude aux coups de freins sur les élans novateurs. Le parlement, échantillonnage des groupes d'intérêts particuliers, ne s'est préoccupé que de la conservation des avantages acquis. Le gouvernement n'est que son reflet en liberté surveillée, une sorte de délégation parlementaire auprès de l'administration. Cette dernière est donc, en fait, l'expression de l'Etat. Entre ces deux forces, l'exécutif n'a été qu'une charnière infiniment interchangeable.

Sans complaisance pour le système, Lüthy n'épargne pas davantage le personnel politique. De Gaulle, dit-il, a été un mystique capable de balancer « des formules d'une belle concision classique, sans jamais s'abaisser jusqu'aux difficultés concrètes ». Lors de la crise de 1947, le général impatient frappait à la porte du pouvoir. Ce fut Queuille qui entra, le médecin de campagne, champion de l'immobilisme, produit parfait de la bigamie radicale-socialiste. Sous son règne, on voit les affaires retrouver une apparence de prospérité, mais plus du tiers des salariés ne gagnaient pas 15.000 francs par mois. Georges Bidault, qui dirigea si longtemps la politique étrangère, est présenté comme un « professeur de lycée, silhouette gracile, ivre de sa propre éloquence ». « Chacun, écrit Lüthy, apprend les leçons de l'histoire selon ses moyens, et les professeurs d'histoire qui jouent un si grand rôle dans la politique française ont toujours eu une façon toute particulière d'en tirer les leçons à rebours ». L'année Pinay, « l'ère Coué », apporta avec la stabilisation la stagnation et un trou de 800 milliards. Laniel fut « l'illustre inconnu, le grand silencieux qui ne savait dire ni oui ni non, incarnation de toutes les vertus et de toutes les prudenances de la vraie France, le fabricant de toile de Vimoutiers ».

Cependant, malgré les guerres, les révolutions, les gaffes, une administration immuable a assuré la continuité de la France depuis Philippe Auguste. Cette administration toute puissante et désuète, qui vient à peine de découvrir la machine à écrire, est une sorte de mandarinat auquel nul n'a osé toucher, sinon en surface. « Serait-ce trop dire, demande Lüthy, que l'Etat français a pris pour modèle de son organisation l'Académie française? » La vénérable structure des corps constitués a survécu à toutes les convulsions politiques pour faire de ce pays « une monarchie sans roi, dont la routine est devenue le seul principe moteur ». Il en est résulté notamment une centralisation à outrance qui a dévitalisé la province. « Le monopole du marché parisien joue tout aussi bien pour l'esprit que pour le chou-fleur ». Tout cela est le signe d'une totale vacance de politique constructive. Le pays s'en accommode grâce à un sens inné de la « mesure humaine », à un optimisme congénital qui trouve sa sauvegarde dans le refus d'affronter, autrement qu'en paroles, les vrais problèmes. C'est le règne du « Tout s'arrange ». Tout finit en effet par s'arranger; mais pas forcément au mieux, face au messianisme des communistes et au dynamisme industriel de l'étranger. Que la nostalgie d'un glorieux passé reste et tienne lieu d'action novatrice, les Français ont montré qu'ils ne veulent plus s'en contenter.

La sévérité de Lüthy et aussi le fait que dans sa recherche des responsabilités il n'épargne rien ni personne, ont suscité autour de son livre plus d'attention que d'applaudissements. Certaines réactions, celle du critique Maurice Nadeau par exemple (*A l'heure du coucou!*), montrent qu'il y a du Cyrano jusqu'aux confins du surréalisme.

En fin de compte, Lüthy n'ayant pas cherché à plaire, son ouvrage n'en offre que plus d'intérêt. Il y a bien longtemps qu'un écrivain suisse n'a suscité en France d'aussi vives discussions.

René CALOZ.

Nouvelles du Pays

La dernière œuvre de Fernand Léger.

Courfavière, petit village du Jura Bernois (Suisse) doit à un chef de gare et à un pasteur amis des beaux-arts, sa brusque popularité dans les milieux artistiques internationaux. Son église, construite en 1702, avait besoin d'être rénovée; au cours des travaux d'agrandissement, on en vint à parler de reproductions artistiques et le chef de gare fit une description enthousiaste des vitraux d'une église située en France, de l'autre côté de la frontière. Le pasteur se rendit sur place et ne cacha pas son admiration. On prit contact avec l'artiste qui vivait à Paris et l'on tomba promptement d'accord. L'artiste n'était autre que le célèbre Fernand Léger, qui mourut le 17 août 1955, peu après l'achèvement de son œuvre. Ainsi, grâce au sens artistique de la population, les vitraux de l'église entièrement rénovée sont un précieux témoignage de la puissance créatrice du grand peintre et attirèrent de toutes parts une foule d'admirateurs.

Louis Armstrong au-dessus des Alpes suisses.

Un avion spécial de la Swissair a effectué, au départ de Genève, un vol « musical » au-dessus des Alpes. Louis Armstrong et ses solistes se trouvaient au nombre des passagers et se produisirent avec entrain pour un film de la « Columbia Broadcasting System ». Le panorama grandiose des Alpes servit de cadre à ces séquences filmées qui passeront sur une chaîne de la télévision américaine. A Zurich, à la descente de l'avion, Louis Armstrong, sensible à l'accueil que lui faisait un orchestre champêtre, saisit un cor des Alpes et en tira quelques notes, applaudi par une foule d'admirateurs.

Correspondances par Chemins de fer Paris-Suisse.

L'édition Hiver 1955-56 du petit horaire Paris-Suisse (relations directes) publiée par les Chemins de Fer Fédéraux Suisses, (valable pour la période du 2 octobre 1955 au 2 juin 1956) est à la disposition des intéressés.

Le Messager Suisse de Paris est votre journal. Faites-le connaître à ceux de vos compatriotes qui l'ignorent.